

Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

Livre 5 : Du Mali au Bénin Partie 2 sur 2

Jeudi 30 décembre 1999 :

- « D'où viennent-ils ? Si tu files à grande vitesse, les bandits qui rôdent la nuit vous attaquent-ils ? »
Demande Kaly à l'homme qui nous a reçu dans la petite ferme togolaise où nous bivouaquons.

- Ils viennent du Nigeria. Ils attaquent les voitures et les taxis qui roulent la nuit. Comme nous, les commerçants qui reviennent du marché, ont peur de ces barrages impossibles à franchir ! Nous ne sommes en sécurité nulle part. Notre ferme a été cambriolée à plusieurs reprises et j'ai peur. Peur pour nous et aussi pour ton homme blanc et pour son matériel. Seuls les véhicules accompagnés par le convoi militaire, parfois plus de cent, depuis Lomé jusqu'à Cinkassé, là où débute la route cassée, semblent protégés. Lundi dernier, quatre touristes ont été attaqués et dévalisés! Vous avez bien fait de vous arrêter. Il ne faut jamais rouler de nuit !

- Moi, j'ai peur des lions ! dit Kaly qui préfère changer de sujet. Je me souviens des histoires que me racontait mon grand père et, depuis, les lions me font peur. L'une d'elles relate qu'une fois, alors qu'il venait de tuer un lion, poursuivi par une lionne déchaînée, malgré les gris-gris qui le protégeait, mon grand père a couru vers le fleuve pour s'y réfugier. Il était dans les marais. Seule une liane lui sauva la vie. Un autre jour, attiré par les bonnes odeurs d'un bœuf dépecé qui servait d'appât, un autre lion s'est présenté. Mon grand père s'était réfugié en haut de l'arbre, surplombant l'appât. Il a tellement eu peur, qu'il est tombé de l'arbre ! Faisant face au lion et en se tapant sur la poitrine, il lui a dit : « Mange-moi ! Je n'ai pas de fusil et mes os sont fragiles... »



Les deux hommes échangent ensuite d'autres souvenirs où il est question de gens qui se sont transformés en lions ou en hyènes. Les ancêtres revivent, les lions s'animent, les hyènes s'enfuient, les éléphants s'énervent. Ils parlent de l'offrande dont les dieux se glorifient et des chats noirs qui en pâtissent. Ils rient de bon cœur et se réjouissent des exploits de leurs aïeux. Puis, plus sérieux, ils discutent de l'existence des villageois et des échecs infligés par la vie, de l'espoir qui les habite et du quartier des villes où ils dérivent, des problèmes de santé et des médicaments qui manquent.

Tout en les écoutants, je pense à la journée galère que nous venons, une nouvelle fois, de vivre. Ce matin un gendarme togolais me disait que nous étions sur une route internationale et je me demande s'il parlait de la route fracassée qui nous attendait après notre passage de la frontière et qui a exigé quinze heures de conduite éprouvante pour franchir les cent cinquante kilomètres de trous pharaoniques, Je pense au second pneu de ma caravane qui a explosé et au moteur de la ventilation qui, une nouvelle fois, nous a lâché. Je pense aux Baby's qui haletaient et aux camions cassés qui bordaient les bas-côtés. Les défis se succèdent et le voyage en enfer se poursuit. Mon dos souffre et je maîtrise la peur. La voûte céleste s'enflamme, les feux de brousse s'éteignent, le groupe électrogène se balade, la bouteille de vin réchauffe un Kaly qui se gèle... l'avenir me sourit et le passé s'oublie.

Tchaourou - Bénin, le 31 décembre 1999 :

Comme chaque jour, Kaly fait les courses et obtient des prix qui, si je l'accompagnais seraient multipliés par trois. A son retour, je lui demande ce qu'il a acheté pour notre dîner :

« J'ai acheté des œufs et des oignons !

- C'est tout ce que tu as trouvé pour célébrer le passage à l'an 2000 ?

— Les poissons du marché étaient couverts de poussière et les boucheries étaient fermées. Seuls les Baby's auront de la viande pour le dîner. »



Je me demande comment, les boucheries fermées, Kaly a trouvé de la viande pour les Baby's. J'ai envie d'ajouter que viandes et poissons sont toujours couverts de poussière, mais je garde cette réflexion pour moi. C'est inutile, Kaly se lancerait dans des explications qui ne cesseraient qu'après qu'il m'ait démontré qu'il a raison. Même devant un fait accompli mon jeune ami ne reconnaît jamais ses erreurs. Je m'y habitue comme je m'habitue à un homme qui, hier matin, pour se laver le visage et les cheveux, s'est servi de l'eau de vaisselle dans laquelle se trouvaient les résidus de tajine et de sauce tomate de la veille.

Face à ma réaction, Kaly m'a dit que l'eau est rare dans le désert or il n'a jamais vécu dans le désert ! Peu de temps avant, alors que je lui demandais s'il savait lire une carte routière, Kaly m'assura qu'il avait passé deux ans dans le génie militaire et que je ne devais pas m'inquiéter. Plus loin, je l'engueulais pour m'avoir donné une mauvaise information. Il m'avoua alors qu'il n'avait jamais vu une carte de sa vie et que les deux ans passés dans le génie étaient pure invention.

La cloche de l'église voisine sonne les douze coups de minuit. De nouveau au diapason avec l'heure française, je pense à ma famille qui n'a pas de mes nouvelles depuis Rabat. Je me demandais préalablement où nous passerions cette soirée. Je le sais maintenant : nous sommes au Bénin sur la terrasse de la maison du **chef de brigade de gendarmerie** ! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Jalonnée de contrôles et de procès verbaux avec les gendarmes des pays traversés, notre route ne pouvait qu'aboutir chez ceux de Tchaourou où les hommes du poste de contrôle situé à la sortie de Parakou nous ont conseillé de nous rendre pour éviter les dangereux bandits qui sévissent également sur cette route située à moins de trente kilomètres

de la frontière nigériane.



Les deux bouteilles de whisky et celles de vins français achetées à Parakou font des heureux. Les trois militaires du camp voisin, ceux que le chef de poste a envoyés chercher et les gendarmes présents fêtent ainsi dignement l'arrivée de ce nouveau millénaire. La maîtresse de maison a fait fumer du cerf sauvage le matin même et a accepté de nous en vendre un beau morceau. Rare et exquis, ce met sauve notre réveillon partagé avec Marc, son épouse et ses deux enfants qui, comme moi, apprécie l'excellente cuisine préparée par Kaly.



A peine visibles, les étoiles sont cachées par la brume. Plus chaud et plus humide que le désert, le climat local est difficile à supporter. Le dîner est éclairé de bougies et de lampes tempête. La musique et les rires qui proviennent du village, confirment que la fête est bien autour de nous. Venus nous souhaiter une bonne année, des enfants et des adolescents chantent, dansent et rient devant nous. Ils attendent aussi quelques pièces de monnaie que j'offre avec plaisir. R.F.I. relate les fêtes gigantesques qui se déroulent dans le monde et je suis heureux de partager ce moment avec des Africains qui semblent apprécier ma présence. Ce réveillon comblerait de bonheur ceux qui recherchaient un endroit original et insolite pour le vivre. Je suis sûr que nous sommes peu nombreux à fêter ce nouveau millénaire dans la maison d'un chef de brigade environné d'un camp militaire et d'un village de brousse. Réveillon qui se déroule sous les branches d'arbres qui sont encore debout. Contrairement à nous ! Je pense aux nombreuses victimes de la tempête dont parle R.F.I et à ces centaines d'arbres démembrés qui ont balisé ma jeunesse dans le Bois de Boulogne. Sur les ordres de Marc, l'un des gendarmes a garé l'unique voiture de service derrière mon attelage et y passera la nuit.



« Ceux de ma race qui n'ont rien à manger ne peuvent pas penser à autre chose et, comme toi, les nantis ne prennent pas le temps de réfléchir et d'observer le monde ! » Comme de nombreux Africains, Kaly s'inquiète de sa survie et craint les nombreuses maladies qui sévissent sur ce continent. Je revois les routes empruntées et les villageois rencontrés pour aboutir à cette maison et je me rappelle ces gens qui s'expriment en bambara ou en mouré pour qui l'électricité est un rêve inaccessible alors que la puissante compagnie qui alimente mon pays en énergie est submergée.

Je pense à ceux qui ont froid et qui m'envieraient s'ils savaient que je dîne dehors en tee-shirt. Je médite sur les plus favorisés qui communiquent au même instant par internet. L'Afrique et L'Europe, l'avenir et le passé se confondent... Je suis en Afrique et les nouvelles que j'ai de France me désolent. Je suis en Afrique où je me nourris de bananes mûries sur leur lieu de culture ou de tajines de bœuf et d'agneau qui, pour un peu plus de vingt francs, font nos repas du soir comme ceux des villageois chez qui nous sommes reçus et que nous partageons auprès d'un feu de bois ou éclairés par les lumières de ma torche. Face à la pauvreté de nos hôtes, je n'ose pas me servir du groupe électrogène acheté avant de partir et qui n'a fonctionné que deux fois depuis le début de notre périple. En observant ma caravane, je me remémore les

longues heures passées à Bamako pour la nettoyer, les routes et les pistes empruntées depuis ont, à nouveau, déposé une épaisse couche de poussière rouge sur mes véhicules comme sur mes vêtements et la vaisselle. Une poussière qui ne m'empêchera pas d'apprécier à sa juste valeur la première nuit de l'année que les Baby's et moi partagerons à bord de notre robuste Nadrêva. Contrairement à l'année dernière, je n'ai pas vécu cette soirée seul. L'année commence bien. Il est un peu plus de minuit et, levé depuis six heures, je suis vanné.

Samedi 1^{er} janvier 2000 :

Ce matin, Marc m'apprend que, chaque nuit, sont dressés des barrages par des bandits qui s'enfuient vers le Nigeria une fois leur délit commis. L'unique voiture et les petites motos dont ils disposent sont tout à fait insuffisantes pour permettre à son équipe de les poursuivre. Il a eu très peur que nous soyons attaqués au cours de la nuit. La route sur laquelle nous nous engageons est toute aussi désertée que la celle de la veille et je me demande ce qui pourrait arrêter des pillards décidés. Rencontré à Ouagadougou, un Français nous a dit que la route qui traverse le Bénin est abominable or elle est magnifique et parfaitement goudronnée !



Sur ce «goudron», un jargon employé par la population pour désigner une route asphaltée, un péage à pesage m'apprend que mes véhicules et leur chargement pèsent quatre tonnes vingt ! Je me demande comment Charly a trouvé la force de nous sortir des pièges dans lesquels nous étions enferrés.

Situé à quelques kilomètres de Porto Novo, Adjohoun est un petit village béninois accueillant et tranquille. Le gardien nous ouvre la porte cochère de la grande villa et nous apprend, qu'absente depuis six mois, sa patronne est rentrée de son long périple quarante-huit heures avant que nous n'arrivions et que Mariette et sa fille sont partis passer le réveillon à Cotonou.

Adjohoun, lundi 3 janvier 2000 :



En nous apercevant, nos hôtes explosent de joie, n'ayant aucune nouvelle de nous depuis le «Bouchon», ils s'interrogeaient et se demandaient ce que nous étions devenus. Ravis de son retour les bambins attendent patiemment le Noël que Mariette organise et les nombreux cadeaux qu'elle ramène.

Je craque devant le sourire de la petite fille dont la mère est morte en couche et qui, à quatre mois, ne connaît pas encore le goût du lait. J'aime sa bouille et Noé le prénom que je lui donne. Je suis enthousiaste qu'elle ait survécu aux malheurs de la vie lui et à un père qui l'a abandonnée. Je respecte ses tantes qui vivent difficilement et qui élèvent tant bien que mal ce petit bout de chou que j'aimerais tant adopter.

J'aime les us et coutumes des villageois et le rôle que joue son O.N.G. J'aime les motivations qui ont poussé notre hôtesse à créer l'Association France-Benin et son action et qu'elle ait envie de vivre dans ce petit hameau au charme indéniable.



Adjohoun, lundi 10 janvier 2000 :

Le rituel divinatoire et ce que je bois dans un crâne de bélier sont des actes incantatoires qui, selon le sorcier du village, me permettront de traverser le Nigeria en toute quiétude. A mon retour, Mariette m'engueule, considérant que je prends trop de risques. Elle m'assure que, quoi qu'il puisse se passer dans sa vie, jamais elle n'ira au Nigeria. Elle me traite de dingue pour qui la vie a peu d'intérêt.

Je lui explique que la vie n'a d'importance pour moi que dans la mesure où je prends des risques qui me prouvent que je suis vivant. Je lui raconte mes différentes tentatives en Afrique du Sud, en Namibie, en Lituanie et au Mozambique. Je lui dis que, si cette épopée réussit, je vendrai mes photos et mes écrits à des magazines.



Je lui relate ce que j'ai vécu en France et lui révèle que j'ai failli me flinguer peu de temps avant cette aventure. Je lui décris la réaction de certains de mes amis pour qui du jour au lendemain je n'existais plus et lui parle du soir où, après avoir vendu mon appartement, je déambulais dans Paris avec mes petits chiens et une valise sans savoir où dormir. Je lui révèle ma rencontre avec le marabout malien et ce qu'il m'a prédit. Je lui raconte ma traversée du Maroc et de la Mauritanie, du Mali, du Burkina Faso, du Togo et maintenant du Bénin. Déconcertée par ma réponse, Mariette me déconseille tout de même de traverser le Nigéria et m'incite à embarquer sur un bateau au départ de Cotonou.

Mardi 11 janvier 2000 :

La dernière recommandation du sorcier était d'écraser un œuf avec la roue avant droite de mon 4x4 lorsque je quitterais le village. Dépouvu de toute hésitation, j'accomplis ce rituel à mon départ. Ma décision est prise. Nous allons traverser le Nigéria et, bien qu'angoissé, je ne veux pas reculer devant cette nouvelle difficulté.

Avant de prendre cette décision et comme pour m'en convaincre, je me répétais qu'un capitaine d'un navire ne fait pas demi-tour lorsque la tempête approche et que le soldat ne s'enfuit pas devant l'ennemi. J'espère, qu'une fois de plus, la chance qui nous a accompagné sur des pistes effroyables et sur un train fou ou qui nous a protégé contre les Touaregs et qui m'a permis de retrouver les Baby's dans le désert, sera bien avec nous.



Chance et volonté, défis et courage, abnégation et résolution sont mes raisons d'être et me permettent d'avancer. Après trente kilomètres de piste, nous rejoignons la route qui nous mène à la frontière nigériane où je suis refoulé par manque de visa.

Revenu à Cotonou et protégés par l'imposant service de sécurité du Sheraton, nous attendons sur le parking de l'hôtel que le consulat nigérien veuille bien me délivrer son laissez-passer. Il fait une chaleur torride et, malgré la présence de bassins et de jets d'eaux, de pelouses et de gazon, les Baby's souffrent et halètent. Comme pour conjurer le mauvais sort, j'offre à Kaly un excellent dîner.

Revêtues d'éclatantes nappes blanches sur lesquelles brille une belle vaisselle, les tables sont installées autour de la piscine. Près de nous joue un orchestre. Je me régale de ce cadre fastueux et de ce moment de civilisation retrouvée. Quelques heures de détente avant d'affronter cette partie de notre parcours qui, selon tous les interlocuteurs croisés dans la journée, est la plus dangereuse de notre traversée.

Destinés au rédacteur du magazine «Le Caravanier», le récit de nos aventures ou mésaventures et les neuf rouleaux de photos sont confiés à un avocat français rencontré pendant mon séjour à Adjohoun. Je suis tranquilisé. Si nous sommes attaqués et dévalisés lors de notre traversée, ce précieux matériel sera acheminé à bon port.

